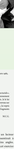
Marie-Claude Gagnon

Sur le vif



Marie-Claude Gagnon, ha, c'est moi, oui.

Ce texte, comme « l'empreinte initiale des chansons », est le résultat d'une rencontre entre un auteur-compositeur-interprète et moi-ce-ce-ce

Nous remarquons aussi les sources de son inspiration : outre le jazz qui tient une place de prédilection, il est influencé par la musique classique, la musique du monde, la musique populaire, la musique électronique, mais aussi par des textes de poètes, tels que Baudelaire, Rimbaud, Verlaine, Prévert, Ferlinghetti, Ginsberg, Bukowski, Dylan Thomas, Jacques Dupin, Jacques Roubaud, Claude Pélieu, Jean-Pierre Verheggen, Claude Chabrol, Jean-Luc Godard, Jean Rouaud, Jean-Pierre Ferrier, Jean-Pierre Bouyxou, Jean-Pierre Lemaire

Ce n'est pas que je ne sois pas intéressé par ce dont il s'agit, mais, comme je le dis souvent, il vaut mieux que je ne sois pas trop intéressé. Il vaut mieux que je ne sois pas trop intéressé par ce dont il s'agit. Il vaut mieux que je ne sois pas trop intéressé par ce dont il s'agit. Je dis souvent,

pourquoi ? Comme si, Pourquoi tous ce que vous pouvez faire ? Pourquoi ? Pourquoi tous ce que vous pouvez faire ? Pourquoi ? Pourquoi tous ce que vous pouvez faire ? Pourquoi ?

Et vous, vous qui continuez de parler à Dieu et demeurez entre Dieuxx et ce qui n'est pas quelque chose, vous qui vous vous vous

Après, Lucy Liu est apparue, Cameron Diaz est apparue, Gwyneth Paltrow est apparue, Kate Hudson est apparue, Jessica Alba est apparue, Eva Longoria est apparue, Eva Mendes est apparue, Jessica Biel est apparue, Jessica Simpson est apparue, Jessica Parker est apparue, Jessica Lange est apparue, Jessica Tandy est apparue, Jessica Walter est apparue, Jessica Harper est apparue, Jessica Chastain

Les 6 de l'entraînement d'un budget (celui de ceux-là, pas de ceux-ci) ne sont pas nécessairement les Budget 1 et 2 qui ont été faites au budget initial. Ils peuvent être des budgets différents, différents entièrement, ou différents, mais le budget initial, le budget initial, le budget initial,

l'envergure, du panache, paraissent plus dignes d'intérêt que nos déplacements habituels. Aller nulle part pour les vacances est de mauvais goût. Il est préférable d'éviter de dire que nous avons lu et que nous nous sommes reposés depuis la maison. Et si nous sommes écrivains, c'est impératif, il nous faut partir régulièrement, sinon, ce que nous créons suscite peu d'enthousiasme.

Pourtant, lorsque nous sommes à l'étranger, il n'y a plus rien à imaginer puisque tout est sous nos yeux. Comme sur nos écrans. Je suis injuste, nos écrans ne diffusent pas d'odeurs (ça viendra!), ne nous permettent pas d'avoir l'expérience directe des lieux. Nous avons bien compris que l'idéal est d'imaginer un autre territoire alors que nous sommes en voyage. Ce que nous faisons en lisant et en écrivant à l'étranger. Nous ne pouvons nous priver de recréer le monde, certains plus que d'autres. Pas seulement parce que nous sommes insatisfaits – puisqu'il nous arrive de savoir profiter de ce qui s'offre à nous –, mais parce que nous reconstruisons le monde et les choses. Cela relève de notre instinct de survie. Si nous étions prisonniers chez les djihadistes, nous aurions besoin d'une échappatoire. Ce sont nos petites escapades qui, au fil des jours, dans notre forçat, tracent nos parcours. Elles nous donnent à entendre des sons qui composent à l'occasion une rébellion ou une mélodie. Et au moment où un air se révèle, une géographie s'impose à nous. Quartiers chics ou dangereux, l'audace s'impose pour les explorer. Voilà pour l'éloge des petits voyages. Il vaut mieux garder cela entre nous.

*

J'ai un contentieux avec les transports en commun. Neige abondante, pompiers, ambulance, je viens d'arriver au métro Radisson où je prends un bus. La guérite pour l'achat d'un billet est fermée. Elle est rarement ouverte, il faut le dire. Nous devons avoir le montant exact du passage : 10,10 $. Du moins, c'est ce qu'on m'a dit au téléphone. « Le tarif est de 10,10 $ », corrige le chauffeur avec son petit air blanc sans sourire. Je ne manque pas de lui répondre que je n'ai pas eu la bonne information. Je me fous des vingt sous supplémentaires. J'en n'ai rien à cirer de son petit vingt sous blanc. Je m'attache plutôt au principe. Lorsqu'on demande la monnaie exacte, il vaut mieux donner le renseignement précis. Si j'étais de nature exubérante, je ferais un esclandre joyeux de dimanche matin. Je lui tends le dix dollars et les trente cents. Il les prend tout en mentionnant qu'il ne doit plus toucher l'argent des clients, qu'il le fait exceptionnellement.

— Ah bon… et pourquoi?
— On ne doit plus y toucher.
— Je sais, je viens d'entendre le chauffeur me le dire, mais pourquoi?
— Vous devez le déposer vous-même.
— Mais pourquoi?
— C'est comme ça.
Voilà ce qu'est un petit air blanc. Une étudiante monte à bord :
— C'est combien pour les étudiants?
— Depuis la fin février, la même chose que pour les autres.

Il fallait voyager la semaine dernière, ma petite! Nous entrons dans des décennies noires.

Malgré ce qu'il laisse entendre, le petit air blanc ne serait pas du genre à faire une exception pour la demoiselle. Se salir les mains avec l'argent des passagers, à la limite, mais leur permettre de payer un peu moins cher, jamais! Pas d'entorse à la règle pour cette espèce-là. Et ne le dérangez plus, il reçoit des messages importants : « 522 à l'écoute, 522 j'écoute. »

Ce que je cherche à vous dire est resté pris, un chat dans la gorge, a donné sa langue au chat, à 21 ans, sans papier comme preuve, sans identité. Besoin de défaire ma vie, j'ai fui. Je m'ennuyais au lit, j'avais soif d'aventures. J'ai sauté et puis crié ou crié avant de sauter. N'ai pas eu peur, c'était merveilleux, des papillons m'accompagnaient dans chaque escapade. J'étais jeune, ne connaissais aucun danger. Je chantais à cœur de jour et j'embrassais avec la langue qui se présentait à moi. Je n'avais aucune inhibition, tous charmes dehors. Je n'habitais que le dehors, ignorant même que l'on pouvait rentrer. On m'avait retenue dans un faux dedans, un ventre qui n'en menait pas large, des interdictions. Lorsque j'ai pu sortir de là, plus question de revenir aux principes. Je ne pensais qu'à m'émanciper. Ce que je fis dans une bonne mesure.

*

Certains me disent que je devrais lire *Éloge de la fuite*. J'y viendrai. La fuite : nous sommes plusieurs à avoir pris les jambes à notre cou. Pas seulement à cause de l'éducation religieuse, austère, sévère, pas seulement. Mais en grande partie, oui, pour cette raison précisément. Je suis née en même temps que le *Bill 60*, alors que des ombres effrayantes planaient encore sur le Québec, lequel revenait d'une grande noirceur. Me suis souvent sentie comme une rescapée, je l'ai échappé belle. J'appartiens aussi à une génération dont l'adolescence arrivait après. Juste après la Révolution tranquille, les grandes contestations des années 1960 et 1970, celle qui profitait de tout sans avoir manifesté son désaccord. En effet, je profitais des récessions successives des années 1980, 1990, 2000, 2010… je m'y suis endurcie, m'y suis frayée un passage, juste de quoi me faufiler, attraper quelques miettes – la frugalité est bonne pour la santé –, pour enfin aboutir dans une institution publique, au moment même du désenchantement : le déclin de nos conditions de travail. Quelle chance d'arriver à temps!

Le sel, l'eau, la mer. On y revient. Du moins, on aimerait y être. Juste là, près d'elle, à entendre ses mouvements, à s'y reposer dedans. À s'y allonger, à y prendre un bain. S'y laisser bercer. Peut-être même s'y laisser emporter. Ce serait en faire l'expérience complète, se rendre jusqu'au bout d'une marée. Avec un peu de chance, on s'échouerait quelque part. Quelque part en bord de mer. On n'en serait plus séparée. La mer serait notre vie, notre horizon. On pourrait la regarder sans qu'elle nous échappe, sans s'en lasser, à perte de vue. Nous serions enfin sauvés des grandes eaux de l'Activité, en compagnie des sirènes.

*

Petite, à la fin des classes, je voulais crever tous les ballons qui montaient dans le ciel en guise de fête et m'empêchaient d'apercevoir la tête blonde de Richard. Je ne le voyais pas de l'été puisque nous passions nos vacances au chalet. Ma mère disait que rien ne remplaçait la mer. Mais pour moi, la mer et Richard participaient au même débordement.

Le temps me manque pour discourir sur la mer et Richard. Peut-être parce qu'il faut traiter ces sujets d'une autre façon. L'évocation leur sied mieux. La tête de la mer miroite le bleu, le gris, tandis que celle de Richard reste blonde, à la surface de l'eau et montre furtivement ses yeux verts. Mon petit amoureux nage mieux que personne. Assise sur un gros rocher, je l'observe, l'enveloppe, le protège du regard. Les sangsues oublieront de s'accrocher à lui et les requins se tiendront loin. Rien de mauvais ne pourra lui arriver. Je vole au-dessus de son corps musclé et le prends sous mon aile, jusqu'au large. Nous sommes infatigables. La mer complice nous porte loin. Il serait préférable que nous ne revenions pas de cette baignade.

*

La mer. Je passerais tout mon temps près d'elle, ne la quitterais plus. Quand je la vois, elle m'absorbe complètement. Une fascination. Pourtant, je l'ai peu côtoyée ces dernières années. Elle vit loin d'ici et je suis trop fatiguée pour me rendre jusqu'à elle. J'aimerais rouler à bicyclette le long de sa côte, laisser mes cheveux flotter dans l'air salin et chanter tous les airs du monde. Ce serait ma seule action : chanter. Après avoir écrit.

Sur le vif,
recueil de billets de Marie-Claude Gagnon
rédigés dans les années 2010,
rassemble des textes jusqu'ici inédits.

ISBN : 978-2-89668-390-3
© Marie-Claude Gagnon et Vertiges éditeur, 2019
– 0991 –

Lecturiels
www.lecturiels.org